

Lorsque le train royal fut reparti en emportant mon bienfaiteur, les autorités de la ville et tous les hauts personnages se pressèrent autour de moi pour me féliciter, et chacun voulait me serrer la main; mais ce qui me frappa le plus encore au milieu de cette foule, ce fut lorsque je vis venir à moi Mgr l'évêque de Verceil, vénérable vieillard aux cheveux blancs, qui, lui aussi, voulait me serrer la main; mais ce que je ne pouvais croire, c'est lorsqu'il me dit: «Zouave, il faut venir avec moi au palais; je veux que vous diniez avec moi.» Je le remerciai infiniment et je lui fis connaître que je devais rentrer à l'hôpital: rien ne put lui persuader cela, et je dus monter dans sa voiture et me placer à ses côtés. Je ne vous détaillerai pas tout ce qui se passa le reste de la journée, vous pouvez vous en faire une idée en me voyant assis à une place si honorable pour moi et en face du plus respectable et du plus éminent personnage de la ville, qui me comblait de bontés.

Ainsi se termina cette belle journée du 13 juillet 1859, que la mort seule pourra me faire oublier...  
Votre fils bien aimé, AUGUSTE MAGNET.

— La lettre suivante, adressée à sa famille par un jeune soldat de Dole, renferme des détails sur la paix au camp, qui seront lus avec intérêt; nous l'empruntons à la *Sentinelle du Jura*, à qui elle a été communiquée:

« 15 juillet, au camp, sur la rive gauche du Mincio.

« Nous avons la paix! Aussitôt que la nouvelle a été connue, voilà tout le camp sens dessus dessous. Les malins avaient tout de suite songé à tirer parti de la trêve en divertissements; nous avons fait des joutes sur ce gringolet de Mincio, qui avait l'air de vouloir nous manger, et qui n'est pas à moitié profond comme le Doubs. Nous organisons une école de natation avec de vieilles barques et des caïses à biscuits.

« Dans ma compagnie, on a mis en réquisition quatre charpentiers pour construire un petit théâtre volant, où l'on va jouer une pièce faite en une nuit par le lieutenant de la 2e du 1er, et qui a pour titre les *Étapes amoureuses*. On m'a dit que c'était très drôle; je vous en enverrai des passages, parce que je dois copier un rôle pour mon adjudant, qui représentera la jeune première.

« Chacun s'occupe; on veut faire des potagers, mon clairon veut semer de la graine de radis, les sapeurs ont fait une escarpolette monstre et un jeu de quilles; mon caporal, qui est menuisier, a reçu une commande de jeux de tonneaux; bref, on s'organise de son mieux pour tuer le temps.

« En attendant, on a transformé depuis hier la cantine en café chantant. Les voltigeurs ont dressé une tente avec des toiles d'emballage et des tuniques d'Autrichiens; les pionniers ont creusé une cave où nous avons de la bière fraîche à 2 francs le cruchon, les provisions commencent à arriver par Milan.

« Les zouaves qui sont dans notre voisinage ont déjà organisé une véritable foire où chacun se rend par curiosité; il y a de tout: les uns, montés sur des tonneaux, chantent des chansonnettes comiques de circonstance; les autres montrent des chiens, des chats, des lapins savants. Où les ont-ils trouvés, comment sont-ils là, et non pas dans la popotte de l'escouade? Voilà ce qu'on ne saura jamais. — Il y a des chanteurs d'orphéonistes, des assauts de force, des luttes au bâton, au chausson, que sais-je encore? Il y a jusqu'à des jeux de hasard comme aux fêtes de village; j'y ai vu des jongleurs, des ventriloques, des acrobates. — De quoi ne se compose pas un régiment de zouaves? Des peintres sont occupés à charbonner des toiles immenses, des emblèmes, des épisodes de guerre.

« On parle d'un bal travesti que doivent donner les zouaves; les costumes seront en papier pour la plupart; l'illumination s'annonce des plus originales.

« Les officiers encouragent toutes ces joyeuses folies, qui rendent le temps moins long; on dit que nous devons rester encore quelque temps ici.

— Un événement déplorable a eu lieu à Langeais. Le pont suspendu qui relie les deux rives de la Loire a été complètement détruit par la foudre dans la nuit du 20 au 21 juillet. Voici les détails que nous trouvons dans le *Journal d'Indre-et-Loire*:

« Vers minuit et demi, un charretier de la papeterie de M. Lentaigne, à Marnay, le nommé Auguste Roy, traversait le pont, lorsqu'il vit tomber sur une des piles un globe de feu qui se dirigea le long des chaînes de suspension. Aussitôt il sentit le tablier s'affaisser sous lui, fut précipité avec sa charrette dans la Loire et parvint heureusement à se cramponner aux chaînes.

« A ses cris, les frères Désiré et Auguste Saget, ainsi que le sieur Pierre Grangeau, accoururent et parvinrent à sauver le charretier et le cheval.

« Immédiatement averti, M. le maire de Langeais s'empressa d'arriver, mais il n'eut qu'à constater le malheur qui venait d'arriver.

« Informés par le télégraphe, M. le préfet, M. l'ingénieur en chef de Coulaine, M. Michaud, colonel en chef de gendarmerie, et M. le commandant Bourdillon se sont rendus à Langeais, par le premier train du chemin de fer.

« On évalue à près de 100,000 fr. le dommage qu'a éprouvé le pont de Langeais, et qui vient ajouter encore aux désastres qu'a subis cette commune, si cruellement victime des inondations de 1846 et de 1856.

« Nous recevons d'autre part, dit le *Journal du Loiret*, une lettre particulière sur ce déplorable sinistre. La foudre, en tombant sur la colonne du pont, la mit littéralement en pièces, et le pont s'écrasa tout à coup. Ce fut l'affaire d'un instant. Un bateau, arrivé la veille au port de Langeais, s'était garé sous le pont. Le tablier, en tombant, a écrasé ce bateau, et c'est par un bonheur tout providentiel que le conducteur du bateau, nommé Baillard, a échappé à la mort. Il en a été quitte pour une grande peur.

Pour tous les articles non signés, J. Rebox.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Séance du 24 juillet 1859.

Sommes versées par 80 déposants, dont 23 nouveaux fr. 13,278 00  
10 demandes en remboursement. 1,951 50  
Les opérations du mois de juillet sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eekman, directeurs.

CONCERT

DONNÉ

LE DIMANCHE 31 JUILLET 1859

à cinq heures et demie.

PAR LES JEUNES AVEUGLES DE LILLE

(FAUBOURG SAINT-MAURICE).

Ce concert aura lieu dans leur Institution.

Prix de la souscription: 1 franc.

Les billets pris à la porte, 1 franc 50 cent.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

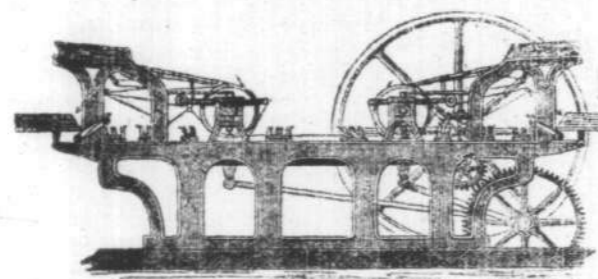
1. Ouverture de *Zampa* (Hérold).
2. *Le Père Gaillard*, duo pour le piano, à quatre mains, exécuté par les élèves A. Lerouge et Henri Dahiez. (Lefébure-Wély).
3. Air varié pour la clarinette, exécuté par H. Decotignies. (Beer).
4. Variations pour le cornet à piston, sur un thème montagnard, exécutées par Henri Dahiez. (Phil. Gattermann).
5. Fantaisie originale pour l'harmonium exécutée par A. Lerouge. (Lefébure-Wély).
6. Air varié pour l'ophicléide, avec accompagnement d'orchestre, exécuté par Decotignies. (Bousquet).
7. *La Prière de l'Aveugle* (F. Lavainne), mélodie chantée par Louis Lepers, et chœur par tous les élèves, avec accompagnement d'orgue et de piano.

DEUXIÈME PARTIE

1. Ouverture de *Lestocq* (Auber).
2. *Le Mouvement perpétuel*, rondo de concert pour le piano, exécuté par Alfred Lerouge. (Weber).
3. Cavatine et variations sur *Beatrice di Tenda* de Bellini, pour le cornet à pistons, exécutées par H. Dahiez. (J.-B. Arban).
4. Fantaisie pour l'harmonium, sur *Guillaume Tell*, exécutée par A. Lerouge. (Lefébure-Wély).
5. *L'Ange et l'Aveugle*, romance chantée par Louis Lepers. (F. Lavainne).
6. *Partant pour la Syrie*, pas redouble. (Bousquet.)

En cas de mauvais temps, le concert aurait lieu le dimanche suivant.

IMPRESSIONS EN TOUS GENRES  
exécutées à la presse mécanique.



J. REBOUX  
IMPRIMEUR & LITHOGRAPHE  
20, RUE NEUVE  
ROUBAIX.

mourir de la blessure incurable que vous m'avez faite!... Mon Dieu, comme je souffre! Portez-moi dans ma chambre... Tout doucement... le moindre mouvement me fait mal... Votre conscience, baron, vous fera payer cher un jour mes douleurs!

Pénétré d'un vif intérêt pour le malade, Feldmans l'accompagna jusqu'à sa chambre. On le déposa sur un lit.

« Depuis que votre balle m'a frappé, j'ai vainement parcouru l'Europe pour trouver des adoucissements. Ah! baron, les souffrances et les tortures m'ont rappelé à toute heure votre souvenir. Dieu vous pardonnera-t-il tout le mal que vous m'avez fait? »

Feldmans voulut lui offrir des consolations; mais Daniel le pria de se retirer.

Emu de cette rencontre inattendue, en proie à des remords inconnus jusque-là, il s'élança sur un cheval et partit comme un trait.

Resté seul, Daniel sauta du lit avec la vivacité d'un homme en parfaite santé.

« Monsieur, balbutia Casal, je vous ai servi depuis ma jeunesse. Vous connaissez ma fidélité, mon sincère dévouement.

— Que veux-tu dire par là? »

— Jusque-là, j'avais cru vous comprendre; mais vous devenez de plus en plus énigmatique. Aujourd'hui, vous avez fait rouvrir une blessure qui vous avait causé tant de souffrances avant sa guérison. Pourquoi cela, monsieur? voulez-vous vous tuer vous-même? »

— Pourquoi? Ah! Casal! tu oublies notre attaque nocturne. Grâce à cette blessure, les soupçons ne tomberont pas sur moi. Feldmans, qui me l'a faite, il y a un an, à Aix-la-Chapelle, pourra témoigner en ma faveur.

XV

LE TOMBEAU DE VIRGILE.

Elise, la tendre fille du Nord, la blonde enfant des brumes, simple comme une fraîche fleur des bois, pure comme l'air des montagnes, rêveuse comme toute la nature de son pays, la pauvre Elise souffrait, et elle exprimait sa douleur, non par des mots passionnés, mais par un soupir.

Lorsque, deux ans auparavant, elle avait perdu Benowski, elle croyait encore posséder son amour, et elle se sentait heureuse. Aujourd'hui elle avait perdu davantage: la foi en cet amour.

Elle avait, les larmes aux yeux, considéré le médaillon jusqu'à ce que le sommeil fermât ses paupières. En rêve, elle ne vit que ce portrait; mais ce n'était plus un simple portrait: c'était une femme jeune et belle avant Benowski à ses côtés. La première chose qui frappa ses regards, le lendemain à son réveil, ce fut encore ce portrait.

A l'heure fixée pour l'excursion au tombeau de Virgile, elle se mit en route dans l'espoir d'y rencontrer Benowski, et de lui rendre le médaillon.

Après avoir traversé la Strada di Posilippo, elle prit la route des bords du lac d'Agnano, ancien cratère de volcan, entouré d'une vallée ravissante, célèbre par les eaux sulfureuses de Saint-Germain, et qu'embellissent les ruines d'un ancien château, éparées çà et là, tantôt surgissant sur un bouquet de peupliers, tantôt perchées sur des abîmes, résultats de gigantesques bouleversements.

Mais son cœur n'était pas accessible aux

beautés de la nature; cette vallée sauvage et poétique, enfermée entre de hauts rochers couverts d'une fraîche verdure, n'avait pas de charmes pour elle.

Elle traversa la grotte du Posilippo, creusée dans la montagne sur une profondeur de dix-huit cents pieds, sans éprouver de surprise à la vue de cet audacieux ouvrage.

Une seule image s'offrait à son âme, celle du médaillon.

Cependant, tandis que sa voiture l'emportait, elle regardait souvent derrière elle, dans l'espérance d'apercevoir un cavalier ou d'entendre le pas d'un cheval.

« Il a dit que nous nous reverrions ici; il viendra donc. J'aurai occasion de lui rendre le portrait... et puis... »

Le reste de sa phrase se perdit dans un soupir.

Arrivée au tombeau de Virgile, elle descendit de voiture et regarda attentivement autour d'elle. Son intérêt se ranimait, peut-être parce qu'elle se trouvait près d'un tombeau.

Il ne restait du mausolée qu'une ruine, que les ronges continuaient de ronger comme une autre espèce de rouille.

Un laurier solitaire, dont le feuillage légèrement agité semblait murmurer de douces et gracieuses mélodies, s'élevait, comme une colonne triomphale, sur des débris séculaires.

C'est au pied de cet arbre qu'Elise rêva une heure.

Elle avait gravé le nom de Virgile sur le tronc du laurier. Il lui sembla entendre le feuillage de cet arbre murmurer sur sa tête une des égloues du grand poète, dont le souvenir remplit son âme de sentiments délicieux.

Ses rêves séchèrent ses larmes, et le soupir

de son cœur, cessant d'être une plainte ou une souffrance, devint une prière d'artiste devant laquelle le temple de l'art s'ouvrit de lui-même.

Elle avait apporté du papier et des crayons, et bientôt un joli petit dessin naquit sous ses doigts. On y voyait, dans un bosquet d'orangers et d'oliviers au feuillage aérien, un jeune couple d'amants légèrement appuyés l'un contre l'autre et qui semblaient oublier tout l'univers. Un peu plus loin s'élevait une croix funèbre, sur laquelle on ne lisait point de nom: Elise avait pensé à sa propre tombe.

Ce n'était là que la première partie de l'esquisse; voici quelle fut la seconde.

L'éclair jaillissait sur le sein d'un sombre nuage, et la foudre éclatait sur la tête des jeunes gens, encore éclairée néanmoins par un doux rayon de soleil brillant au bord de la nue.

Elise dessinait d'une main rapide et légère, sous l'impression de l'idée qui l'inspirait.

On eût dit que la foudre allait atteindre le jeune couple, qui ne soupçonnait pas le péril. C'était un ange finement dessiné qui semblait retenir le nuage et saïssissait la foudre dans sa main.

Mais ce n'était pas tout encore.

L'esquisse, à mesure qu'Elise y développait ses pensées, avait pris une sorte de vie et quelque chose de dramatique. Au moment où l'ange arrêtait le nuage sous ses pieds, la foudre se changea dans sa main en une corne d'abondance d'où s'échappaient des fleurs qui tombaient sur les deux amants.

Ceux-ci avaient les traits de Benowski et la figure du médaillon; l'ange, ceux d'Elise elle-même.

(La suite au prochain numéro.)

Roubaix, 15 Juillet 1859.

KERMESSES.

Dimanche 31 juillet.

Tourcoing.

On demande

un bon COUPEUR et une PREMIÈRE OUVRIÈRE pour la fabrication des fuseaux.  
S'adresser rue Neuve, 20, à Roubaix.